

LE TAMPON

# La mémoire à vif

**Christian Desseaux, 91 ans, survivant de Buchenwald et du tunnel de la mort de Dora, est venu témoigner hier au théâtre Luc-Donat d'un parcours dans la résistance et la barbarie nazie entamé à l'âge de 14 ans. Un témoignage d'une incroyable force transmis à 500 lycéens qui savent désormais ce que devoir de mémoire veut dire.**

Alors que les témoins de l'horreur nazie et les survivants de la solution finale sont de moins en moins nombreux, Christian Desseaux, 91 ans, est venu hier raconter son incroyable parcours dans la résistance puis dans le système concentrationnaire allemand devant des lycéens réunionnais. Des étudiants à peine plus âgés que lui quand il commit ses premiers actes de sabotage à Compiègne dans la France occupée.

Depuis 50 ans, ce survivant miraculé, n'a de cesse de parcourir la France pour témoigner auprès des plus jeunes, transmettre la mémoire de ceux qui furent ses compagnons d'infortune, ne pas faire sombrer dans l'oubli ces cinq années de chaos déshumanisé qu'il a traversées au milieu d'un écheveau de vies qui ne tenaient qu'à un fil.

55 000 jeunes ont eu jusque-là le privilège de l'entendre raconter avec un verbe particulièrement vert une histoire qui commence en 1940 dans une ville marquée par la Grande Guerre et qui ne se terminera quand Christian Desseaux n'aura plus la force de parler.

Le cheveu blanc immaculé, le port beau, des petites lunettes sur le nez, la croix de grand chevalier de la légion d'Honneur autour du cou, Christian Desseaux, croix de guerre, médaillé de la déportation, ne fait pas son âge. Soixante-dix ans après la libération des camps de concentration par les Russes et les Américains, il salue de son regard bleu qui en a tant vu, cette jeunesse qu'il voit comme un trait d'union. Au premier rang, une de ses petites filles, enseignante à La Réunion, grâce à qui l'association

des professeurs d'histoire-géographie de l'Océan Indien a pu l'inviter à venir dans l'île.

■ **1941.** Christian a 14 ans, il est au collège et il assiste à la partition de la société française entre ceux qui sont pour les Allemands parce qu'ils sont les plus forts et les rares qui décident de prendre le parti de la résistance, qu'elle quelle soit. Avec deux camarades, dans cette France occupée qui se trouve des affinités avec l'envahisseur, il commet ses premiers actes de sabotage. Ils crèvent les pneus des voitures allemandes, volent des calots ou des manteaux dans les bistrot où les militaires allemands célèbrent déjà la toute-puissance du troisième Reich.

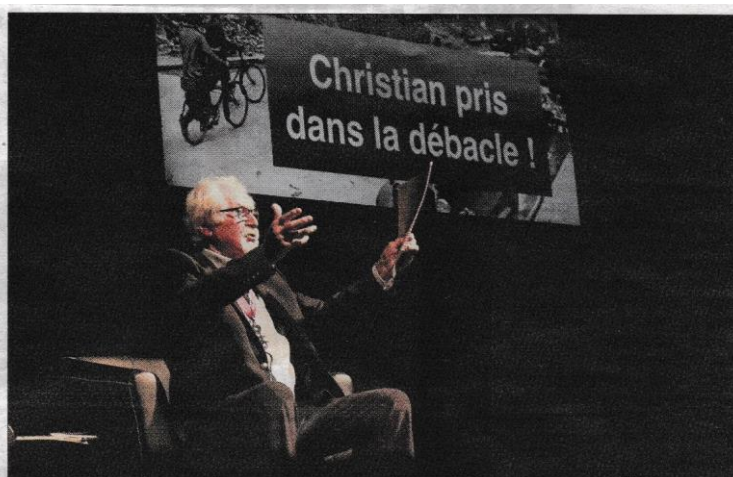
Réquisitionnés chez les agriculteurs du nord de la France pour récolter fruits et légumes destinés à l'envahisseur, ils pissent sur les caisses de vivres. « Il n'y a pas de petite résistance », rappelle celui qui est le fils d'un père colonel héros de la Grande Guerre. Ces petits gestes sont de grands risques dans une ville connue pour abriter un des plus grands camps d'internement français. Et c'est ainsi que la résistance l'approche.

## « Je n'ai pas fait grand-chose »

■ **1943.** Christian a 16 ans. Il intègre un réseau de résistance dans la cellule Bleuets. Il brandit devant son auditoire l'annuaire des cent plus jeunes combattants volontaires français de la résistance.

Ils avaient entre 13 et 19 ans et Christian Desseaux, mi-conférencier, mi-conteur, rappelle qu'ils étaient tous des héros et que peu en sont revenus pour le raconter. Il oublierait presque de dire qu'il en fait partie. Déraillement de trains, incendies d'aéroport, transports d'armes parachutées par les Anglais dans la forêt de Compiègne... « Je n'ai pas fait grand-chose », dit-il avec une énorme humilité.

Avec des gigaoctets de mémoire vive, il raconte ce quotidien de vie en forêt que le tout jeune homme vit avec ses yeux d'enfants. Jusqu'à ce que la Gestapo l'arrête un petit matin de juin direction la prison de Saint-Quentin où il est confronté pour la première fois à la barbarie de ses geôliers. Des congénères appellent leur mère. Leurs cris se mêlent aux hurlements à la mort de ses copains torturés. Puis c'est son tour. Matraquage en règle, brûlé au fer rouge aux pieds, côtes brisées... « J'ai hurlé à mon tour. Ça a été dur. J'aurais voulu qu'ils s'arrêtent et qu'ils me posent des questions. Eux, ils rigolaient ». Un leitmotiv dans son récit quand il évoque l'attitude de ses tortionnaires. « Ça n'a pas été facile. Mais je ne suis pas mort. J'ai eu de la chance ». Grâce notamment à un codétenu de 72 ans qui le soigne et le remet debout. Grâce aussi à une éducation à la dure qui lui a certainement permis de tenir le coup quand chaque jour, de juillet à octobre, le bruit des bottes allemandes dans les couloirs était synonyme d'exécution sommaire quotidienne. On trouve encore des ossements anonymes en forêt de Compiègne où plus de mille



Christian Desseaux, 91 ans, revient de très loin et il n'a de cesse d'en témoigner devant la jeunesse (photos Yann Huet).

fusillés ont été jetés aux orties.

## « Une lueur d'humanité »

■ **1944.** Après quelques mois passés au camp d'internement de Compiègne où 53 000 personnes ont été incarcérées pendant la guerre, il fait partie d'un convoi de déportation de 2 000 prisonniers qui chantent courageusement la Marseillaise le temps de rejoindre la gare. Direction l'Allemagne, Buchenwald pour être précis. Il devient un simple matricule, se retrouve entassé avec cent compagnons de quinze nationalités différentes dans un wagon de 6 mètres par 3 pour un premier voyage vers l'enfer. La mémoire à vif, Christian Desseaux emmène son auditoire vers toujours plus d'horreurs sur le chemin de la désillusion et d'une réalité de chair et de sang. Il neige, il fait -10°.

Les « passagers » du wagon à bestiaux sont nus, plongés dans le noir pendant deux jours et demi. « Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est que la peur de mourir. Vous ne pouvez pas imaginer. On se tapait dessus, on ne savait plus où on était. Quand ils ont ouvert la porte et qu'on a sauté dans la neige, elle est devenue rouge de nos sangs mélangés ». La voix soudain fragile, Christian laisse couler une larme qui scintille sous la lumière. Il s'excuse. « C'est ma conjonctivite ». Insultes, coups, jeux cruels, arbitraire généralisé. Au milieu de son terrible récit, Christian lâche un « Je suis

là », comme s'il avait encore du mal à y croire lui-même. Depuis près de deux heures, il témoigne en faisant aussi vite qu'il peut.

Mais l'histoire est loin d'être finie. La carrière de Buchwald qui a vu tant de ses compagnons mourir et devant laquelle il ne peut plus passer sans pleurer. Buchenwald, il en sort toutefois avec son compagnon de galère en s'inventant tourneur et dessinateur industriel. Direction Dora, le tunnel de la mort où le régime allemand prépare les missiles V1 et V2 qui doivent forcer la victoire nazie. Après tout, ça ne peut pas être pire que Buchenwald. Oh que si. Le 4 mai 1944, il entre dans les 48 kilomètres de galerie. De purgatoire plutôt. Un verre d'eau toutes les douze heures, un travail acharné en marchant sur les morts qu'on ne prend même plus la peine d'évacuer (28 000 en 14 mois). Les esclaves du Reich n'ont qu'une obsession: ne pas s'arrêter de creuser. Sinon c'est la mort. Typhus, dysenterie, froid, coups en rafale. Pendant des mois, l'enfer se répète au quotidien. Jusqu'à ce qu'il soit affecté à la fabrication de pièces comme tourneur parce qu'il a croisé une rare lueur d'humanité chez un ingénieur allemand, ancien de 14/18, soigné en France.

■ **1945.** En avril, alors que le troisième Reich vacille de toute part, il est évacué en train avec 2 000 prisonniers. Train bombardé par les alliés. Le chemin de croix de Christian Desseaux est loin d'être terminé. Il participera, pourtant totalement épuisé, à la marche de

la mort qui le fera passer par Ravensbrück (il se met alors debout pour rendre hommage aux milliers de femmes qui ont succombé aux expériences médicales de ce camp). Évadé, miraculé de l'incendie d'une grange, puis libéré par l'armée Rouge avant de retourner en France.

Christian Desseaux, manque évidemment de temps pour dire tout ce qu'il habite encore. Il vient de parler pendant près de trois heures pendant lesquelles le temps s'est arrêté pour laisser l'Histoire dérouler son terrible cours. Il a encore le temps d'évoquer le cynisme américain qui recrutera quelques-uns des meilleurs scientifiques nazis, sans oublier de rapatrier outre-Atlantique la centaine de missiles construits à Dora. La difficulté de retourner à une vie normale quand le souvenir de vos compagnons et de leurs souffrances vous harcèle. Et puis l'impossibilité de dire et de témoigner quand il se retrouve libre à 19 ans.

Pas encore majeur. « Je suis accidentellement chez vous ici. Mais c'est un grand honneur de raconter l'histoire de tous ces camarades qui étaient de jeunes héros. Je vous souhaite de réussir dans ce que vous voulez faire », lâche Christian alors qu'une empathie peu croyable se répand dans le théâtre. Et de conclure: « Vous ne pouvez pas savoir comment la vie est belle. Moi, je le sais ». Des mots qui ont répan- du une conjonctivite généralisée dans une salle en standing ovation. Chapeau M. Desseaux.

Vincent PION



Cinq cents jeunes lycéens ont eu la chance d'entendre trois heures durant l'incroyable parcours de Christian Desseaux dans la barbarie nazie.